

GÉOGRAPHIE
DES PEUPLES FABULEUX

DU MÊME AUTEUR

Emmanuel Berl, cavalier seul, avec P. Lienhardt,
La Librairie Vuibert, 2017. Prix de la biographie
littéraire de l'Académie française 2018.

La Vie d'Irène Némirovsky, avec P. Lienhardt,
Grasset/Denoël, 2007.
Prix de la biographie du *Point* 2008.

Roger Stéphane, enquête sur l'aventurier,
avec P. Lienhardt, Grasset, 2004.

Dictionnaire superflu de la musique classique,
avec P. Brévignon, Le Castor astral, 2003 ; 2015.

OLIVIER PHILIPPONNAT

GÉOGRAPHIE
DES PEUPLES FABULEUX

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03509-2

*À Hayley et Rylen,
cette ménagerie fantastique.*

« Il est bien difficile, en géographie comme
en morale, de connaître le monde sans sortir
de chez soi. »

VOLTAIRE,
Questions sur l'Encyclopédie

« La géographie est une école des songes. »

MONA OZOUF,
Composition française

Introduction

Une anthropologie surréaliste

« La Terre est rincée de son exotisme. »

HENRI MICHAUX, *Ecuador*

En juillet 1888, Robert Louis Stevenson aborde aux îles Marquises, en baie d'Anao. En un clin d'œil, sa goélette est investie par de grands gaillards « tatoués de la tête aux pieds, quelques-uns barbarement armés d'un couteau ». De ces hôtes imprévus, tout juste sait-il ce que son annuaire lui a appris avec des « recommandations inquiètes » : ce sont des cannibales. Dans sa cabine envahie, le sauvage Écossais se sent gagné par le désespoir au milieu de ces indigènes « hors de portée du langage articulé, comme des animaux à fourrure, ou des sourds de naissance, ou les habitants d'une autre planète », qui n'attendent qu'une occasion de l'égorger et de le manger. Il lui semble alors, tel un voyageur antique égaré aux lisières de l'écoumène, s'être échappé « hors de l'ombre de l'Empire romain ». Or, se ravise-t-il bien vite, « rien ne pouvait être plus naturel que ces appréhensions,

mais rien de moins fondé * ». Stevenson n'ajoute pas : rien de plus délicieux que ce frisson, de plus piteux que d'aller au bout du monde pour y trouver plus ou moins ses semblables.

L'exploration du globe terrestre touche alors à sa fin, hormis quelques forêts primaires d'Amazonie, d'Afrique et de Papouasie, condamnant à court terme les peuples fabuleux à l'extinction, dont nous est ainsi donnée une définition élémentaire : ensemble d'individus présentant des caractéristiques physiques ou sociales insolites, voire étrangères au genre humain, nés de la peur, de l'ignorance ou du fantasme – ce qui revient au même – et qui s'évanouiront aux premières lueurs de l'aube ou de l'examen scientifique. Leur étrange renommée se propage à la faveur du oui-dire et de l'affabulation, avant de se dissiper au terme d'une accoutumance plus ou moins longue – de quelques années à plusieurs siècles. Dans cet intervalle grouillent les hommes à « la tête au-dessous des épaules » dont Othello parlait à Desdémone, « les fanésiens aux longues oreilles et les hippopodes hennissant » chers à Flaubert, les géants patagons « vrais ou faux » raillés par Rousseau et les nations obscures et redoutées de Gog et Magog.

Quiconque a fait ou fera l'expérience de ses propres confins, sur notre planète désormais sans mystères, contribuera à la survie de ces peuples idéalement adaptés à l'emprise humaine, changeant de forme et de lieu à mesure que reculent les limites du monde connu, telles des pièces d'ivoire et d'ébène au bord d'un échiquier toujours plus grand – ainsi les Sciapodes, Panotéens et Acéphales

* Pour les citations dont la source ne figure pas en note, voir la bibliographie, p. 287.

disposés à la circonférence de la grande mappemonde de Richard de Haldingham, dite « de Hereford », réalisée à la fin du XIII^e siècle dans l'ouest de l'Angleterre. Le peuple fabuleux est par définition celui qui vit aux franges de notre univers géographique ou mental, ni au-delà ni en deçà ; ni tout à fait autre ni tout à fait semblable. Posté au seuil du néant, il avertit l'humanité qu'au-delà commence l'envers de la normalité. Ses formes bizarres trahissent les fantasmes et préfigurent les préjugés que l'on continuera à concevoir sur les peuples étrangers, tant il est vrai, selon Pline l'Ancien, qu'« un étranger, pour un autre étranger, n'a pas rang d'homme ».

On a cru – ou voulu croire – à l'existence des Amazones jusqu'au XVIII^e siècle, comme on voudra croire aux humanoïdes extraterrestres jusqu'aux Lumières du prochain siècle. L'exotisme ne fait que changer d'aspect, tant la curiosité et l'appréhension nous sont une seconde nature. Les expéditions martiennes, depuis les années 1980, auraient-elles été affrétées sans le muet fantasme d'une vie extraterrestre ? Le 20 décembre 2021 encore, on apprenait que le rover *Perseverance* avait révélé la trace de molécules de type organique – sans doute non biologiques – dans le cratère martien Jezero. Comment ne pas y voir la secrète espérance de soulager la mélancolie d'une humanité désabusée, si seule parmi l'infinité des mondes ?

« Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connaître celle de nos voisins, les gens de la Lune », écrivait Fontenelle deux siècles avant Stevenson – quand bien même ces gens ne seraient plus vraiment des hommes, en vertu du principe selon lequel plus les « terres nouvellement découvertes » sont lointaines, plus leurs occupants s'apparentent à « des animaux à figure

humaine ». Faute de cet altruisme sans objet, il y aurait fort à parier que jamais l'humanité n'aurait produit d'efforts aussi coûteux pour se fuir aussi loin. Puisque rien n'interdit de penser que des cultures extraterrestres ont pu exister, pourquoi ne pas sauter de l'hypothèse à la preuve ? Surtout si l'on considère que l'extinction de l'espèce humaine ferait de nous, aux yeux de sociétés futures, l'un de ces fossiles de vie intelligente. En d'autres termes, si tout peuple est voué à l'extinction, sans doute finirions-nous, d'ici à quelques siècles, dans quelque *Géographie des peuples fabuleux*. Qui voudra croire alors que nous avons réellement vécu ?

Le même Fontenelle qui, deux siècles avant Stevenson, expliquait par le plaisir qu'ils ont à s'abuser l'« amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules », suppose l'existence d'un peuple troglodyte sur la Lune, terré dans de vastes cavités pour s'abriter de « l'ardeur perpétuelle du Soleil ». Car le goût absurde des fables nous est trop précieux et, comme dit Bouvard à Pécuchet, on est forcé d'admettre que bien souvent « des fables soient plus vraies que les vérités des historiens ». Ce paradoxe n'en est plus un depuis longtemps : déjà le géographe Strabon, au début du 1^{er} siècle apr. J.-C., avançait que c'est précisément en raison de notre soif de connaissances que la curiosité humaine est portée vers les fables et que la crédulité est l'une des « dispositions naturelles de l'animal raisonnable ». En d'autres termes, la science ne vaccine pas contre l'erreur ; au contraire, elle la favorise.

Un siècle après Strabon, l'historien latin Aulu-Gelle a la surprise de découvrir à Brindes, ancien port grec, un fatras d'ouvrages usagés bradés par un marchand. « Or c'étaient tous des livres grecs, remplis de faits merveilleux

et fabuleux, phénomènes inouïs, incroyables, auteurs anciens de grande autorité : Aristée de Proconnèse, Idigone de Nicée, Ctésias, Onésicrite, Philostéphane et Hegésias » – par lesquels nous sont encore connus quelques-uns des peuples fabuleux du monde antique, dont nous allons bientôt faire la connaissance. Aulu-Gelle achète le lot pour trois fois rien et son premier réflexe est de les parcourir au cours des deux nuits suivantes, afin d'en extraire « certains faits extraordinaires (*mirabilia*) à peu près laissés de côté par nos écrivains ». Il n'en conçoit que « dégoût pour des écrits aussi douteux », mais le fait est que, jusqu'à l'aube de la Renaissance, la tâche des historiens, géographes, cosmographes et encyclopédistes consistera avant tout à compiler les connaissances, fantaisistes ou non, d'érudits dont il eût été présomptueux de contester l'autorité, fondée sur l'antériorité. Fontenelle aura beau jeu de railler ce « respect aveugle de l'Antiquité ». La tâche du savant n'est alors pas de chasser l'erreur, mais d'entasser les savoirs, tous les savoirs. « Prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? »

Pour quelle autre raison Diodore de Sicile, au 1^{er} siècle av. J.-C., aurait-il intitulé *Bibliothèque historique* l'immense somme dans laquelle il ramasse l'ensemble des connaissances sur l'histoire de l'humanité depuis les temps mythologiques ? Même Strabon, s'il perçoit bien « les bégaiements du mensonge » dans les récits fabuleux rapportés d'Inde par les compagnons d'Alexandre le Grand et par Mégasthène, ambassadeur macédonien à la cour de Pâtaliputra, s'interdit de les censurer. Et quoique Mégasthène ait cru de bonne foi aux racontars sur quelques peuples extraordinaires nommés Énotocètes, Astomes, Arrhines, Monophtalmes, Macroscèles ou Opisthodactyles, c'est bien sur lui que s'appuie Strabon, surmontant sa défiance, pour dire tout

ce qu'il sait de l'Inde lointaine. Sur qui d'autre ? Des siècles durant, les géographes se fieront moins aux contes des voyageurs qu'aux professionnels de la profession, puis à l'éminence de l'imprimerie, « art conservateur de tous les arts » selon Laurens Coster, l'un de ses pionniers.

À la même époque, Pline l'Ancien, plus confiant dans la merveilleuse diversité de la Nature, ne voit pas meilleure façon d'en souligner l'ingéniosité que de citer une par une « ces nations qui sont des prodiges », quoique aucun témoignage direct digne de foi ait jamais attesté de l'existence d'hommes sans cou, sans nez, sans bouche, pourvus d'un seul pied ou d'une tête de chien. Aux siècles suivants, d'innombrables compilateurs – Arrien, Solin, Isidore de Séville, Jacques de Vitry, Gervais de Tilbury, Gossuin de Metz, Thomas de Cantimpré, Brunet Latin, Jean de Mandeville, même les humanistes Sebastian Münster ou Edward Wotton d'Oxford – confondront bien souvent érudition et servilité, cherchant au mieux à donner un fondement raisonnable à « de si nombreuses et si disparates fables hirsutes et écailleuses », comme l'écrit au IX^e siècle l'auteur anonyme du *Livre des monstres*. Quant au succès phénoménal du frauduleux et fantasque *Voyage autour de la Terre* du sieur de Mandeville *, jusque deux siècles après sa mort en 1372, il illustre le désir de perpétuer la croyance

* Le *Voyage* de Mandeville, dont il existe 250 versions manuscrites et 120 éditions, était encore lu et connu des navigateurs du XVI^e siècle. Il ne tombe en totale disgrâce qu'au XIX^e siècle, étant démontré qu'il n'est guère allé plus loin qu'en Terre sainte et n'a fait qu'emprunter à une foule d'auteurs : Pline, Isidore, Sacrobosco, Vincent de Beauvais, Brunet Latin, Jean du Plan Carpin, Odoric de Pordenone, Guillaume de Boldensele, Jacques de Vitry, Hétoum l'Arménien, sans oublier diverses versions du *Roman d'Alexandre* et de la *Lettre du Prêtre Jean*.

en l'existence de nations fabuleuses, alors même que l'Inde et l'Extrême-Orient n'offrent plus guère de mystères pour l'homme occidental, dont l'appétit de merveilleux se tourne désormais vers le Nouveau Monde. L'envahissement de la littérature des XIV^e et XV^e siècles par les êtres fabuleux n'est toutefois pas l'unique conséquence de la curiosité géographique propre à cette époque ; l'essor d'une littérature affranchie du religieux, le goût des humanistes pour les nomenclatures et « l'émergence d'un nouveau public cultivé et laïc demandeur de récits exotiques » participent de cette prolifération¹.

L'existence de peuples étranges aux marches du monde, donnée issue de l'Antiquité et rarement contestée, lieu commun de la littérature médiévale, est peu à peu mise en doute au XVI^e siècle. À mesure que les Indes – orientales et occidentales – cessent d'être fantasmées et que les voyageurs délaissent le *Devisement* de Marco Polo et la *Géographie* de Ptolémée, l'emplacement de ces peuples évolue : c'est en Afrique, par exemple, que l'on situera dorénavant les Cynocéphales, les Blemmyes acéphales ou le royaume fantasmagorique du Prêtre Jean. La certitude qu'il est des peuples aux particularités physiques ou sociales extraordinaires subsiste donc, y compris chez certains voyageurs des Lumières : on veut encore croire aux géants patagons et La Condamine ne renonce qu'après enquête à prouver l'existence des « braves Amazones² ». Au besoin, on finit par les identifier : c'est ainsi que les Pygmées quitteront la mythologie pour se recycler dans l'ethnologie. On ne se résout pas facilement, sur la foi de simples relations de voyage, à ruiner l'édifice millénaire de la culture fondé par les Anciens et consolidé par le Moyen Âge.

Portugais et Espagnols rapportent dans leurs cales les preuves vivantes qu'un « nouveau monde » est peuplé d'hommes inattendus dont nul n'avait soupçonné l'existence, mais dont on recherche la prémonition dans les auteurs antiques et les Écritures. Faute de mieux, les Cook et Bougainville se découvriront eux-mêmes fabuleux – ou monstrueux – dans le regard des « naturels » et s'interrogent sur leur propre étrangeté ; et les figures antagoniques du « bon sauvage » et du cannibale se substitueront à celles des Sciapodes, Panotéens et Antipodes, rangés au magasin des superstitions, de l'art gothique ou des « merveilles de l'Orient ».

Ce que Jacques Le Goff a appelé les « horizons oniriques » de l'Occident médiéval n'en cesse pas moins de hanter l'humanité – ou, du moins, des lettrés dont le regard porte aussi loin. La notion même de « peuple fabuleux » est en effet une catégorie mentale indissociable de la connaissance géographique. De même que la science ne serait pas tout à fait la science sans la science-fiction, la chimie sans l'alchimie, l'astronomie sans l'astrologie, la zoologie sans la tératologie, de même la géographie se nourrit d'horizons chimériques qui la stimulent et la justifient. Avec la « fin des voyages », le règne du scientisme et le deuil des peuples lointains réveillent un invincible besoin d'altérité : on part en quête du royaume de Saba, on ouvre des zoos humains, on s'interroge sur l'étrange et multi-forme « race juive », on s'émeut du sort des Poldèves sans vérifier qu'ils existent. Les derniers « contacts » avec des peuples insoupçonnés en Papouasie, dans les années 1950, coïncident avec les premières « rencontres du troisième type », qui feront l'objet de témoignages et d'études dont la rigueur ne le cède en rien aux coquecigrues colportées

par les historiens antiques. Quand bien même nos atlas ne sont plus à refaire, l'humanité ne satisfait jamais son appétit d'autres vies. Elle est prête, pour cela, à s'inventer des continents engloutis ou des îles insoupçonnées, Frisland des frères Zeno ou Lemuria de Philip Sclater.

L'envie – ou le besoin – de croire aux monstres humains est si ancrée en l'homme que les pères de l'Église ont cru devoir justifier l'existence d'êtres dont il semblait difficile de prétendre qu'ils descendaient d'Adam. Au IV^e siècle, saint Augustin, précurseur du monogénisme, décide de les accueillir dans la Cité de Dieu, comme on naturaliserait un trop-plein d'étrangers. Si « Dieu fit du même sang toutes les nations du monde », comme il est dit dans l'Écriture, et s'il est « juste dans toutes ses voies et saint dans toutes ses œuvres », alors les peuples difformes, avérés ou non, sont fruits de la Création. Et « de quelque figure que naisse un homme [...], quelque insolites soient à nos yeux la forme de son corps, sa couleur, ses mouvements, sa voix [...], aucun fidèle ne doutera que cet homme tire son origine de l'homme modèle unique et primitif ». Dieu ne peut s'être trompé, pas plus lorsqu'il dote un nouveau-né de douze orteils qu'en permettant l'existence des Astomes, Monocoles et Acéphales. Bien sûr, ajoute Augustin, « nous ne sommes pas obligés de croire tout cela » ; mais si la preuve était apportée que de tels peuples existent, il ne faudrait pas douter qu'ils descendent de Cham, fils maudit de Noé, et peuvent donc être rachetés. « Qui sait si Dieu n'a point voulu les créer ainsi, afin que nous ne croyions pas que les monstres qui naissent parmi nous soient les ouvrages d'un autre ouvrier moins parfait que lui ? »

En somme, si l'existence de tels peuples est improbable, il ne faudrait toutefois pas s'en étonner. Et c'est

pourquoi, sur le tympan de la basilique de Vézelay, les apôtres prêchent aux Cynocéphales et aux Panotéens à longues oreilles. Pourquoi aussi, au XII^e siècle, un Jacques de Vitry insiste sur le fait que les Cyclopes ne seraient pas moins étonnés de nos deux yeux que nous ne le sommes du leur... « ou en voyant des hommes qui en auraient trois ». De même, abonde Gossuin de Metz, « cil qui n'ont que un pié se merveillent moult de ce que nous en avons deux ». Nul prodige à cela : car rien, vraiment, n'est impossible à Dieu.

L'approche augustinienne sera peu contestée dans l'Occident chrétien. « Le monstre ne va pas à l'encontre de la nature mais simplement de ce que nous nommons la nature », résume au début du VII^e siècle l'homme le plus érudit de son temps, Isidore de Séville, dans ses *Étymologies*, dont l'autorité s'imposera jusqu'au XIII^e siècle. Ses droits sont en quelque sorte reconnus par anticipation. De sorte que lorsque le moine franciscain Guillaume de Rubrouck, envoyé par Louis XI, parviendra en 1254 à la cour de Möngke, petit-fils de Gengis Khan, il sera bien surpris de s'entendre dire que personne n'a jamais vu au Cathay les hommes monstrueux dont parlaient Isidore et Solin. Cela explique qu'à la veille de la Renaissance et des grandes découvertes, des érudits aient à cœur de présenter les nations fabuleuses comme des sociétés familières dont il n'y a rien à redouter. Chez Mandeville, les Cynocéphales sont gens raisonnables, portant habit et bourse au côté. Chacun joue son rôle au sein d'une humanité protéiforme : les Pygmées invitent à l'humilité, les Géants représentent l'orgueil, les Cynocéphales aboient l'air de la calomnie, les Hexachires à six bras sont un exemple de prodigalité. Dans un manuscrit brugeois du XV^e siècle, le *Liber de*

monstruosis hominibus de Thomas de Cantimpré, hommes à six bras, Amazones et femmes à barbe sont représentés en costume. Avant la fin du siècle, entièrement domestiqués, ces peuples mirobolants ne subsisteront dans l'imagerie savante que dégradés au niveau de l'allégorie morale, de la satire sociale ou du simple ornement décoratif.

On aurait tort, toutefois, de penser que l'existence des peuples fabuleux n'ait pas suscité de longue date le scepticisme des esprits forts. Dès le XI^e siècle, l'auteur du *Liber monstrorum* veut croire que « s'il était possible de voler avec des ailes et d'explorer les parties cachées de l'orbe terrestre, on prouverait qu'il s'agit de fictions, en dépit de tout ce qu'on dit ». Au siècle suivant, l'érudit byzantin Jean Tzetzés, auteur des monumentales *Chiliades*, peine à croire les « récits fallacieux » de Scylax de Caryanda qui, à la fin du VI^e siècle av. J.-C., fut le premier Grec à s'aventurer jusqu'à l'Indus pour le compte du souverain achéménide Darius I^{er}. Ce Scylax, l'une des sources d'Hérodote, évoquait notamment l'existence d'hommes pourvus d'oreilles aussi grandes que des paniers à grain – d'où leur nom grec d'*Otoliknoi* –, au point de s'en faire une couverture pour la nuit. Et s'il n'y avait que Scylax pour colporter ces « récits fallacieux » ; mais de Ctésias et Iambule à Protagoras et Ptolémée, il faudrait en citer cent autres ! Et Tzetzés de prendre à témoin Apollodore d'Athènes qui, dans sa *Bibliothèque*, se riait déjà des Agelastes qui ne rient jamais, des Hémicycnes demi-chiens, des Stéganopodes qui s'abritent à l'ombre de leur pied, des Sternophtalmes qui ont les yeux dans la poitrine, des Monommates qui n'en ont qu'un, des Himantopodes aux jambes flasques, des Arrhines sans nez, ou encore des Opisthodactyles aux pieds tournés vers l'arrière. Quant à Marco Polo, la meilleure

preuve qu'il ne croyait pas lui-même à ses rodomontades est ce qu'il dit des « petits hommes » de Java rapportés par certains voyageurs : « grand mensonge et grande supercherie », car c'était en réalité des petits singes épilés et bouillis auxquels on n'avait laissé « que les longs poils du menton en guise de barbe », afin qu'ils paraissent des nains momifiés...

Les humanistes ne craignent plus de railler le malheureux Pline, pillé, plagié et célébré depuis plus de mille ans. « Considérés les faitz de Pline, combien qu'il fût grand et spectable aucteur, tu trouveras qu'il erra. Et Ptolémée aussi en ses faits et ditz a terribles et diverses erreurs », écrit Sebastian Brant dans sa *Grant Nef des folz du monde* (1494). Le génial cartographe Sebastian Münster veut quant à lui rester prudent. Personne, dit-il en sa *Cosmographie* (1544), n'a jamais vu les « monstres curieux » de l'Inde mentionnés par les Anciens ; mais quant à « discuter les pouvoirs de Dieu, merveilleux dans son œuvre et à l'inexprimable sagesse », il y aurait bien de la témérité – et les édifiantes gravures illustrant son maître livre sont là pour en attester, qui représentent côte à côte un Sciapode, un Acéphale et un Cynocéphale des plus emblématiques, à titre de témoignage et presque de nostalgie. André Thevet, cosmographe de Charles IX et de Catherine de Médicis, se veut moins naïf et juge avec un même dédain les fables de Pline et de Münster ; mais sa *Cosmographie universelle* (1575) s'appuie encore sur l'autorité de Solin, le « singe de Pline », qu'on ne saurait décentement jeter au rebut.

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, le *Polyhistor* de Solin, ineffable recueil de curiosités et d'in vraisemblances, n'en reste pas moins en faveur chez nombre d'érudits tel le naturaliste italien Ulisse Aldrovandi, dont l'*Histoire des*

monstres ambitionne d'être l'équivalent moderne de l'*Histoire naturelle* de Pline, augmentée des extravagances de Mandeville. Mais déjà Rabelais, dans le *Cinquième Livre*, parodiait gaiement leurs nomenclatures monstrueuses dans sa description du pays de Satin, tandis que l'auteur anonyme du *Disciple de Pantagruel*, en 1538, mettait dans un même sac Pline, Solin, Strabon, Lucien, Mandeville « et plusieurs autres assez grands menteurs ». Encore deux siècles et l'on n'en sourira même plus, Leibniz condamnant avec la plus grande sévérité la crédulité et la « manie pernicieuse de raconter des merveilles » d'un Gervais de Tilbury.

Entendons-nous : il ne s'agit pas de refaire *L'Origine des fables* de Fontenelle. Nous qui avons cru à l'homoncule de Roswell sans avoir mis les pieds dans la Zone 51, qui nous apprêtons à prendre pour autrui les avatars du méta-vers, aurions mauvaise grâce à nous moquer du jésuite Lafitau qui, en plein XVIII^e siècle, n'écartait pas l'hypothèse que les forêts de Méso-Amérique abritent enfin les Acéphales que l'on n'avait pu trouver en Libye ni en Inde. Laissons à d'autres le soin de répertorier les anomalies et malformations de l'espèce humaine, cas particuliers qu'aussi bien l'Antiquité et la théologie chrétienne regardaient comme présages de quelque malheur, stigmates du péché, rançon des crimes humains – le terme *monstra* prenant le sens de démonstration des pouvoirs de Dieu sous le calame d'Augustin, et même d'avertissement chez Isidore *. À d'autres aussi, l'inventaire de cette ménagerie

* L'Allemand Conrad Wolffhart, dit Lycosthènes, auteur du *Prodigiorum ac ostentorum chronicon* (1557), l'écrit clairement : « Les créatures étranges, monstres, phénomènes célestes, terrestres ou marins ont

prodigieuse, comédie d'erreurs livrées à notre interprétation par le Créateur.

Notre propos est plus simplement d'offrir à l'« anthropologie surréaliste » – l'expression est de Jacques Le Goff – un atlas onirique à l'usage des curieux. Et, puisque aucune tribu sur la Terre ne nous est plus cachée, d'aller à la rencontre de celles que les voyageurs et les songeurs des siècles passés se sont gardés de jamais rencontrer, craignant de consumer l'aliment de leur curiosité... et de la nôtre.

été créées par Dieu comme un avertissement ou une horreur pour les hommes. » On ne saurait donc s'en passer.

1.

Aux lisières de l'écoumène

« Pour ma part, mon devoir est de dire ce qu'on m'a dit, mais non pas de tout croire. »

HÉRODOTE, *L'Enquête*, VII

En juin 2020, une équipe de chercheurs de l'Institut d'archéologie russe publiait dans la revue *Stratum* une étude génomique démontrant que les ossements découverts en 1988 dans un sarcophage en bois, sur le territoire de la république de Touva, au nord de la Mongolie, étaient ceux d'une jeune fille de treize ans morte au VI^e siècle av. J.-C. et inhumée avec hache, arc et flèches. Un an plus tôt, d'autres scientifiques russes avaient exhumé les restes de deux cavalières scythes dans l'ouest de la Russie. Au cours de la décennie précédente, pas moins de onze sépultures de jeunes femmes armées, ayant bénéficié de rites funéraires ordinairement réservés aux hommes, avaient été mises au jour dans cette zone. Certains squelettes, tel celui exhumé en 2017 dans une nécropole du nord de l'Arménie, présentaient des attaches musculaires et des muscles fessiers tendant à prouver que ces jeunes femmes montaient à cheval et tiraient à l'arc. L'une d'elles présentait même

une pointe de flèche plantée dans un fémur, entre autres blessures reçues sur le champ de bataille. Nul doute possible : on tenait enfin la preuve de l'existence des antiques Amazones.

Les récits des historiens grecs, quoique circonstanciés, ne nous aident pourtant guère à croire qu'un peuple autonome de viragos, usant des hommes comme de vulgaires étalons, ait réellement foulé les plaines d'Orient. Selon Diodore de Sicile, qui leur a consacré des pages embrouillées, les Amazones rendaient les nouveau-nés mâles inaptes à la guerre en leur mutilant bras et jambes – ou seulement le bras droit, selon le *De articulis* d'Hippocrate –, « tandis qu'aux filles on brûlait le sein droit afin que cette prééminence physique ne les gênât pas au cours des combats ». D'où leur nom, *Ἀμαζόνες* signifiant « sans mamelles » – certains auteurs évoquant même l'ablation des deux seins, quoiqu'elles n'apparaissent jamais mutilées sur les nombreuses représentations qu'en ont laissées les Grecs. Hérodote, toutefois, rapporte qu'elles étaient appelées « Oiorpata » par les Scythes, c'est-à-dire « tueuses d'hommes » ; à moins que leur nom ne dérive du slavon *am' azzon*, signifiant « femme robuste ». Pour le comte de Sanfranco, mythographe écrivant au début du XIX^e siècle, les anciennes Amazones étaient moins fabuleuses que scandaleuses car elles « usurpaient la souveraineté » des mâles ; André Thevet, trois siècles plus tôt, écrit plus ironiquement que ces « bonnes dames » formaient en réalité un peuple entier de cruelles prostituées.

Dans tous les cas, nous avons affaire à d'intrépides guerrières qui n'avaient de commerce charnel (faut-il plutôt parler de viols ?) qu'une fois l'an, leur devoir militaire accompli en d'effroyables raids dans les nations voisines,

abandonnant aux hommes les nouveau-nés de sexe masculin et abaissant les pères à filer la laine. Archétype matriarcal dont on comprend qu'il ait tant frappé les imaginations, d'Aristophane jusqu'aux milices féminines du colonel Kadhafi ou à la guérilla des « Amazones kurdes » contre les djihadistes de l'État islamique. Chaque fois que des Européens se sont trouvés confrontés à des femmes en armes, ils ont réactivé le vieux mythe. C'est ainsi qu'au XIX^e siècle les Agon'djié, troupes d'élite du royaume du Dahomey, unique exemple d'armée féminine avérée, furent tout naturellement baptisées « Amazones noires » ; si elles ne se brûlaient pas le sein, ces femmes soldats vivaient en effet hors société, se regardant elles-mêmes comme le sexe fort « à la poitrine musculeuse ».

La plus ancienne mention des Amazones remonte à Homère, qui situait leur royaume en Asie Mineure, au-delà de Troie. Hérodote tient pour certain qu'elles campaient sur les rives du Pont-Euxin et dans la plaine du Thermodon, petit fleuve du nord de l'Anatolie, d'où elles conduisirent en vain des raids contre l'Attique. Qui n'a mémoire de la victoire finale d'Achille sur leur reine Penthésilée, sous les murs de Troie ? De là, ajoute Diodore quatre siècles plus tard, elles reculèrent les limites de leur empire jusqu'à la Syrie et aux rives du Tanais, antique nom du Don, qui traversait la Scythie pour se jeter dans le Palus Méotide – l'actuelle mer d'Azov. Premier exemple d'un peuple fabuleux dont le progrès des connaissances géographiques n'ait pas dissipé le mirage, mais simplement repoussé l'asile. Au Moyen Âge, la tectonique de l'imaginaire aura déplacé cette « Féminie » jusqu'au-delà de la Chaldée, voire en Scandinavie ou dans le Caucase iranien où elles régnèrent près de cent ans, selon Barthélemy

l'Anglais (XIII^e siècle), qui apporte une explication raisonnable à l'apparition d'un peuple si étonnant : originaires de Gothie, les Amazones auraient été privées de maris à la suite d'une guerre. Pour se venger, elles ramassèrent leurs armes et mirent à mort leurs vainqueurs, « du plus grand au plus petit », n'épargnant que les femmes et poussant leur conquête toujours plus à l'est, vers l'Asie mystérieuse. Au temps de Strabon, qui justement était né sur le Pont, il n'était déjà plus possible de croire aux Amazones du Thermodon, que l'on éloigna par conséquent dans les vallées inconnues du Caucase, voire jusqu'aux rives de la Volga dans la *Géographie* de Ptolémée. Les Amazones rejoignaient ainsi les vastes plaines de la Scythie et les rives de la Caspienne où elles s'installèrent durablement et où leurs restes seront opportunément retrouvés près de deux mille ans plus tard. Et, afin qu'elles n'en bougent plus, l'imaginaire médiéval s'imagina cette Féminie comme « une ille enclose de fluns de toutes pars » (Jacques de Vitry) et cernée de montagnes infranchissables.

Une autre tradition, remontant à Diodore, préférait croire que les Amazones, décidément introuvables en Asie Mineure, étaient originaires des confins de la Libye, au bord du grand océan extérieur, où elles avaient élu domicile dans une île « aux dernières limites du monde » : Hespera. L'Atlantique étant hors de connaissance des Anciens, il fallait que cette île fût située au milieu d'un lac, le Tritonis, au pied de l'Atlas ; « île grande, fertile, couverte d'arbres, de fruits et de troupeaux, semée d'escarboucles, de sardoines et d'émeraudes », va jusqu'à préciser Diodore – autrement dit une de ces oasis que les Égyptiens désignaient du nom d'« îles Fortunées ». Comme ces Amazones ne cultivaient pas le blé, certains ont prétendu que leur nom signifiait

« sans pain », ce qu'à la Renaissance un Thevet jugera « absurde » au prétexte que d'autres peuples n'en mangeaient pas non plus, « & aujourd'huy tous nos Sauvages ». Les Amazones de Libye ne dédaignaient pas la compagnie des hommes, mais elles les traitaient en esclaves chargés des tâches domestiques et de l'alimentation des petits. Recopiant ces informations dans sa *Cosmographie universelle* (1575), François de Belleforest raillera d'ailleurs ces mâles efféminés, « obéissans comme chambrières ».

Et c'est donc en sortant de Libye que les Amazones, au nombre de cinquante mille, cuirassées de peaux de serpent, sous la conduite de leur reine Myrina, auraient vaincu les Atlantes, massacré les Cernéens, ravagé la Numidie et l'Éthiopie, subjugué la Syrie, soumis les Ciliciens, chevauchant ainsi jusqu'en Asie Mineure, par le Taurus et la Phrygie. Où pourtant on les chercherait en vain, une coalition de Thraces et de Scythes ayant repoussé leur intrusion. Pour expliquer la disparition définitive de leur race et de l'île d'Hespérie, Diodore invoque plusieurs séismes « qui rompirent les digues du côté de l'Océan », tandis qu'Hercule, ayant dressé une colonne à l'extrême isthme de la Méditerranée, mit fin par les armes au règne odieux de ces furies. Peu importe, écrit-il, que cette histoire paraisse « nouvelle et tout à fait étrange » à ses lecteurs : l'ancienneté des Amazones de Libye, « que le temps a fait presque oublier », est la garantie même de leur prestigieuse réalité. Tandis que la renommée tardive des Amazones du Thermodon a quelque chose de frauduleux.

L'extinction des Amazones, déplore Diodore, a donné à croire aux sceptiques que leur histoire n'était que « contes forgés à plaisir ». Sa propre certitude se fondait pourtant sur un amas de récits contradictoires, fruit de quelque sept

siècles de traditions et de mythes. Voltaire jugera sévèrement le « temps perdu » par ce pauvre Diodore à compiler des contes sans valeur historique : il « n'avait pas un esprit de la trempe de son compatriote Archimède ». À la Renaissance, on était déjà assez versé en médecine pour trouver « fort estrange », comme André Thevet, que l'ablation des mamelles, « attendu qu'elles sont fort sensibles, joint aussi qu'elles sont prochaines du cœur », n'eût pas provoqué la mort de quatre-vingt-dix-neuf Amazones sur cent. Adviennent les Lumières, dont la clarté les aveugle et les chasse. « Y a-t-il eu des Amazones ? feint de s'interroger l'abbé Lancelot en 1770. [...] Pour moi, je regarde comme une fable tout ce qu'on a débité sur ce sujet. » Et ses arguments se veulent rationnels : « Ne pouvaient-elles mettre les hommes aux fers & s'en servir pour la conservation de leur race, plutôt que d'appeler à leur aide des étrangers ? [...] Une seule mamelle suffisait-elle à nourrir leurs filles ? Si elles étaient toutes, & toujours occupées à la guerre, qui cultivait leurs champs, avait soin du ménage, élevait leurs enfants, exerçait tous ces arts utiles à une république ? »

Qu'importe : les Amazones, bannies de l'Ancien Monde, ont pris leurs quartiers dans le Nouveau, autour du fleuve qui porte déjà leur nom *. Elles ne résisteront plus longtemps à l'examen, mais à peine sont-elles exilées de l'univers réel que le XIX^e siècle déploie des trésors de critique pour faire la part de la fable et les réhabiliter. On commence par se gausser de la crédulité des poètes et des vieux historiens, pour ensuite proposer des interprétations érudites, voire tortueuses, susceptibles d'injecter dans la

* Voir p. 240.

légende un ciment rationnel. L'ancêtre de ces savants est un disciple d'Aristote, Paléphatos, dont la seule œuvre connue, les *Histoires incroyables*, est traduite en français en 1838. On y lit, au chapitre « Des Amazones », qu'elles étaient en réalité... des hommes : ils « portaient des tuniques longues comme les femmes des Thraces, tenaient leur chevelure liée sous la tiare et se rasaient la barbe, ce qui fait que leurs ennemis les appelaient des femmes ». Le comte de Sanfranco, dans son *Dictionnaire de mythologie de tous les peuples*, avance une autre théorie à même de préserver le conte : elles ne se brûlaient pas le sein droit, mais l'oblitéraient « par une forte pression, car il n'est pas vraisemblable que des femmes en corps de nation se soient assujetties à une opération aussi douloureuse et aussi inutile que de se couper ou de se brûler le sein pour mieux tirer de l'arc ». Ce que refuse d'admettre le XIX^e siècle, c'est qu'ait jamais pu exister une gynécocratie ayant plié les hommes à sa loi ; mais aussi, paradoxalement, que la légende des Amazones ne repose sur aucun fondement. On cherche donc, dans les périégèses des Anciens comme dans les relations de voyage modernes, des exemples de circonstances singulières à la faveur desquelles des groupes de femmes auraient pu exercer une forme de souveraineté. Le savant suisse Frédéric de Rougemont cite le cas du roi des Dinkah, sur la rive droite du Nil blanc, qui a « sa maison gardée par deux bataillons de femmes », ou encore les femmes de l'oasis de Siouah qui, « armées de pierres, prennent part au combat de leur tribu », comme l'a rapporté Cailliaud dans son *Voyage à Méroé* (1826). Ce sont, pense Rougemont, des cas similaires qui abusèrent les Grecs, tentés de penser que les Allophyles de la Libye

étaient sans doute des Atlantes, tombés « sous les efforts des seules femmes indigènes ».

Il a donc fallu attendre les campagnes archéologiques soviétiques pour asseoir la légende des Amazones sur une réalité historique et, par là même, corroborer en partie les récits des historiens grecs. L'archéologue française Véronique Schiltz, spécialiste des Scythes, notait voici cinquante ans que dans les steppes du sud de la Russie, au nord de la Caspienne et de la mer d'Azov, des groupes de kourganes étaient organisés autour d'une sépulture féminine principale, et qu'ailleurs des tombes de femmes recelaient « des éléments de harnais et des armes, notamment des arcs et des flèches ». Autant d'éléments évocateurs de la redoutable cavalerie des Sauromates, dont les femmes guerroyaient armées de l'arc et du javelot et ne pouvaient se marier qu'après avoir tué trois ennemis, selon Hippocrate. Elles ne se brûlaient pas le sein droit – avec un instrument de cuivre chauffé – pour tirer plus commodément à l'arc, mais afin que « toute la force et toute la nutrition se portent à l'épaule et au bras du même côté¹ ». Hérodote a évoqué ces Sauromates, issus de l'union de guerriers scythes et des dernières Amazones vaincues par les Grecs sur le Thermodon, embarquées sur la rive sud du Pont-Euxin et dont le navire aurait échoué dans le Palus Méotide. Elles auraient ensuite entraîné leurs maris au-delà du Tanaïs, dans les steppes où l'archéologie a démontré la présence ancienne de sociétés matriarcales. Les femmes sauromates, ajoutait Hérodote, « mènent le genre de vie de leurs antiques aïeules : [...] elles vont à la guerre ; elles portent le même accoutrement que les hommes ». Elles feront l'admiration de Platon qui, dans le septième livre des *Lois*, regrette qu'en Grèce « les femmes

et les hommes ne s'appliquent pas de concert aux mêmes exercices ».

Sur ce mot d'« aïeules », l'imagination grecque aura bâti la plus durable des légendes. Pour Éphore de Cumes, qui écrit au IV^e siècle av. J.-C., il va de soi que les Sauromates, soumis à l'empire des femmes, descendent des Amazones. Platon, qui ne doute pas plus de leur existence, juge leur nombre « prodigieux ». L'abondante littérature suscitée par les Amazones sauromates n'a pu s'appuyer que sur une vision hallucinante : l'apparition de cavalières hurlantes en Phrygie, sous le règne de Priam, lors des razias scythiques en Asie Mineure qui épouvantèrent tant les Grecs. L'ethnologie, moins impressionnable, suppose que ces « Amazones » de l'âge du bronze étaient de race tartaro-finnoise, d'où, selon l'historien latin Ammien Marcellin, les caractéristiques physiques des Sauromates, peuple nomade vivant sur des chariots et que les Grecs connaissaient sous le nom d'Hamaxovites, « de petite taille, basané, trapu, chargé de graisse, d'une complexion molle² ». Exilé à Tomis, sur les rives du Pont-Euxin, le poète Ovide évoque dans un poème des *Tristes* la sauvagerie des farouches Sarmates ; Pline, citant Isigone, croit savoir qu'ils ne mangeaient qu'un jour sur deux ; et Strabon mentionne parmi eux les Macropogones à longue barbe, établis sur les rives du Pont-Euxin. Un peu plus tard, au II^e siècle, Arrien décrit leurs cuirasses métalliques et leurs oriflammes aux figures effrayantes. Unifiés au sein de la Sarmatia, les Sauromates, assure Diodore, ravagèrent l'ancienne Scythie où ils imposèrent une royauté « exercée par des femmes distinguées par leur courage ».

Surgit alors une épineuse question : les Arimaspes étaient-ils des Sauromates ? Au départ, ici encore, une

légende dont on ne sait si la réalité l'a inspirée, ou si la rationalité grecque a cherché à l'ancrer dans la géographie. Le premier auteur à évoquer ce peuple – nous allions écrire à l'imaginer – fut Aristéas de Proconnèse, qui prétendait avoir voyagé jusqu'à l'extrême nord du monde, plus loin que la Scythie, dans la contrée des farouches et hirsutes Arimaspes desquels Eschyle, dans son *Prométhée enchaîné*, recommandera de se garder. Hérodote ne cache pas que cette histoire déjà vieille d'un siècle lui paraît peu vraisemblable. Aristéas, mort d'une attaque dans la boutique d'un foulon à Proconnèse, serait en effet réapparu des années plus tard en Propontide, pour, « en proie au délire apollinien », y composer le poème épique des *Arimaspées*... Pour Strabon, la cause est entendue : cet Aristéas, au sujet duquel courent cent fables et dont certains disent qu'il aurait « inventé » le miel et le fromage, était ni plus ni moins un « charlatan ». On a voulu rapprocher son étrange périple d'une expérience chamanique de sortie hors du corps. Nul délire, pourtant, dans les *Arimaspées* – si tant est qu'elles soient bien de sa main –, mais la description d'un peuple belliqueux reconnaissable à l'œil cyclopéen de ses guerriers, « pour le reste semblable à tous les autres », souligne Hérodote, qui tient des Scythes eux-mêmes que leur nom découlerait des mots *arima-spou*, signifiant « œil unique ». Traductrice d'Hérodote, Andrée Barguet avance une étymologie qui ferait des Arimaspes de simples cavaliers des steppes, puisque leur nom dériverait de l'iranien *aspa*, « cheval » et *arime*, « sauvage ».

Une chose ne souffre toutefois aucun doute pour les auteurs antiques, c'est que les Arimaspes, écartée la légende de leur guerre continuelle contre les griffons gardiens de l'or lointain des monts Riphées, n'ont pas

existé dans la seule imagination d'Aristéas. Sous le nom d'Évergètes, qui veut dire « bienfaisants », ils auraient porté secours aux Argonautes égarés sur le Tanais et, de façon plus crédible, auraient ravitaillé les armées de Cyrus dans le désert de Bactriane, avant d'être soumis par Alexandre le Grand. Mais comment expliquer cet œil unique en plein front ? Simpliste paraît l'interprétation selon laquelle « Arimaspes » était le nom donné aux borgnes dans l'Antiquité, car comment imaginer une nation entière de borgnes ? En plein milieu du XIV^e siècle, le franciscain Giovanni di Marignolli, légat du pape Benoît XII auprès du grand khan, entend encore parler d'un peuple nomade de Cyclopes, mais estime avec raison qu'une telle anomalie ne peut constituer qu'une exception. Il semble que Simon Pelloutier, auteur d'une pionnière *Histoire des Celtes* (1711), fut le premier à suggérer que les Arimaspes étaient en réalité des archers sarmates « qui fermoient un œil, pour viser plus sûrement, & pour mieux adresser leur coup » – tout en qualifiant de « contes ridicules » les élucubrations de cet « imposteur » d'Aristéas.

Arimaspes et Amazones seraient donc proches cousins, les uns privés d'un œil, les autres amputées d'un sein... Au gré des siècles et de la fantaisie des géographes, ils voyageront toujours plus vers l'orient, jusqu'aux rives du Cliteron * mentionné au XIII^e siècle sur la carte de Hereford, fleuve où nul n'a jamais trempé les pieds... L'émigration orientale des peuples fabuleux de l'Antiquité, à la suite des conquêtes d'Alexandre, puis des incursions chrétiennes en Extrême-Orient, est un phénomène que nous ne cesserons

* Sans doute une déformation de la caverne Gesclitheron près de laquelle, selon Pline, puis Solin, vivaient les Arimaspes.

d'observer. C'est ainsi qu'au XVI^e siècle les Scythes, que Thevet croit issus d'Égypte et confond avec les Tartares, sont repoussés par Sebastian Münster jusqu'au pied des monts Imaüs (l'Himalaya). Certes, ces « Iraniens excentriques », comme les appelait Dumézil, n'ont rien de fabuleux : Hérodote tenait d'eux ce qu'il savait de l'Asie. Ils étaient si familiers aux Grecs qu'Hippocrate était d'avis que leurs braies, si étranges, présentaient du point de vue de l'hygiène de graves inconvénients...

Moins proches dans l'espace et le temps, les Romains se contentent à leur sujet de racontars : ces sauvages aux cheveux raides, à la peau claire, au tempérament froid comme leur climat, dispersés sur un territoire aussi vaste que désolé se satisfont d'« une nourriture misérable », selon les *Res gestae* d'Ammien Marcellin. Au Moyen Âge, ces mœurs sauvages leur valent une solide réputation d'anthropophages. Et, puisqu'ils sont d'excellents cavaliers, on a tôt fait d'indiquer sur les cartes, comme celle d'Ebtorf, datant du XIII^e siècle et détruite en 1943 lors du bombardement de Hanovre, qu'en ces contrées inatteignables vivent des « hommes véloces, qui ont des sabots de cheval et vivent de chair et de sang humains » : les Hippopodes. C'était l'avis de Pline qui, du moins, situait leur berceau dans certaines îles des côtes de Scythie, sur l'océan extérieur, trop éloignées pour que nul puisse le contester, Isidore de Séville moins que quiconque *. Quant à l'anthropophagie des Scythes, elle semble extrapolée du peu que savaient les Grecs d'un autre peuple, les Issédons, que

* C'est ainsi qu'un Hippopode figure sur la fameuse « colonne du Zodiaque » du prieuré de Souvigny, pilier roman historié représentant les créatures de l'univers connu à la fin du XII^e siècle.

les Arimaspes auraient chassés de leurs terres et balayés loin vers l'est. Hérodote, du reste, ne savait des Arimaspes que ce que les Issédons en avaient rapporté aux Scythes, autant dire des commérages. Or les Issédons pratiquaient l'anthropophagie rituelle, mêlant la viande de leurs défunts à celle de leur bétail pour la servir dans des banquets funèbres*, conservant les crânes vidés, recouverts de feuilles d'or, pour offrir annuellement à leurs morts des « sacrifices somptueux ».

Au contraire des Arimaspes aux cheveux longs et au doux faciès dépeints par Jean Tzetzés au XII^e siècle, leurs voisins les Argipéens, à l'extrême nord de la Scythie, sont tous chauves de naissance, les femmes comme les hommes. « Ils ont, ajoute Hérodote, le nez épaté, le menton proéminent », et parlent une langue qui leur est propre. À ce qu'on lui a dit, mais il n'en veut rien croire, les montagnes infranchissables qui bornent leur nation sont peuplées d'Ægipodes à pieds de chèvre – faut-il en déduire que les Grecs savaient à quoi s'en tenir sur les satyres ? Ces « Chauves », comme il les appelle, évoquent irrésistiblement, pour l'ethnologue, les crânes rasés des mongoïdes du Turkestan occidental et du sud de l'Oural, voire de l'Altaï. Ils contrastent avec les Albains, autre peuple voisin, qui naissent avec des cheveux blancs « sous l'effet des neiges éternelles », nous dit Isidore – le blond nordique, serait-on tenté de croire – et se distinguent surtout par leurs yeux aux pupilles glauques qui leur permettent

* Hérodote prête une coutume semblable aux Massagètes, peuple nomade de la steppe : « Cette sorte de mort passe parmi eux pour la plus heureuse de toutes. [...] Un Massagète s'estime malheureux, quand il ne parvient pas à être immolé. »

de voir aussi bien la nuit que le jour, si ce n'est mieux. Sans doute une variation sur le thème des nuits boréales dont les Anciens avaient ouï dire...

D'autant plus surprenante apparaît la « nuit pernicieuse » et perpétuelle dont, selon Homère, vivaient entourés les Cimmériens, « mortels malheureux » qui peuplaient au contraire les régions les plus clémentes de la Scythie, sur les rives de la Crimée, jusqu'où le tempérament batailleur de leurs voisins les avait chassés. Délogés par les Scythes, eux-mêmes délogés par les Issédons, eux-mêmes délogés par les Arimaspes, les Cimmériens font vraiment figure, dans la littérature antique, de damnés de la Terre. Strabon évoque d'ailleurs la « haine universelle » des Ioniens à leur égard, car les mercenaires cimmériens, au service des Assyriens, avaient semé la terreur en Asie Mineure, aux VIII^e et VII^e siècles. Mais comment expliquer qu'un peuple aussi méridional ait pu vivre enfoncé dans d'épaisses ténèbres, sans soupçonner l'existence du Soleil ? Problème dès le IV^e siècle avant notre ère pour Éphore de Cumes. Et si les Cimmériens, suggère-t-il, étaient en réalité des mineurs de fond, se livrant en sous-sol à la métallurgie ? Solution presque aussi burlesque que l'énigme qu'elle prétend résoudre. Strabon et Conrad Malte-Brun, à mille huit cents ans de distance, sont au moins d'accord sur un point : les Cimmériens d'Homère, s'ils ont existé, ne pouvaient être que des Trères, tribu apparentée aux Thraces. « Ceux qui, sur les traces mystérieuses des Argonautes, cherchaient les Cimmériens à l'extrémité du Nord, appliquèrent leur nom à une tribu nomade des rives du Palus-Méotide, tribu dont les courses ensanglantèrent l'Asie Mineure », écrit Malte-Brun. Le reste relève au choix de l'allégorie ou de la relation floue d'un navigateur égaré.

L'un de ces navigateurs, Pythéas le Massaliote, fut le premier Grec à passer les Colonnes d'Hercule, puis à s'aventurer en mer du Nord, vers l'an 320 av. J.-C., jusqu'aux limites du pôle boréal et des jours sans nuits. Son récit ne nous est connu que par les fragments qu'en ont recueillis Diodore, Strabon et Pline. L'intrépide navigateur serait parvenu jusqu'à la terre de Thulé, baignée au nord par la mer glacée, dite Cronienne. Impossible d'aller plus loin : l'eau, la mer et la terre s'y confondaient en un « poumon marin », sorte de « gangue qui tient toutes choses ensemble et sur quoi l'on ne peut ni cheminer ni naviguer », rapporte Strabon. Substance indéfinie qui n'est pas sans rappeler l'*apeiron* principal d'Anaximandre, à l'origine de toute chose, mais qui évoque plutôt, à nos yeux, une banquise dérivante, forcément déroutante pour un Méditerranéen. On se demande donc où Solin est allé pêcher, sinon dans ses fantasmes, qu'à Thulé abondaient les fruits en toutes saisons, tandis que les femmes étaient « à la disposition de tous »... Quant aux habitants, outre les inévitables Hippopodes, certains auteurs y mentionnent la présence de Pygmées, lesquels seraient « une première notion des Lapons », selon Louis-J. Morié.

Ce qui pose l'insoluble question de la situation géographique de Thulé. La prophétie célèbre de Sénèque le Tragique : « Thulé ne sera plus la dernière terre », puis le fait que Colomb prétendra l'avoir visitée en 1477 ont donné à croire que Pythéas avait découvert l'Islande. Il est plus raisonnable de penser que, dérivant le long des côtes de la Grande-Bretagne, puis de la Scandinavie, le Grec aurait abordé aux Féroë, aux Shetland, aux Hébrides, puis en Norvège et dans le golfe de Finlande, soit sur la rive nord du territoire des Goths-Scythes. Plus sophistiquée,

peut-être plus recevable, est l'explication selon laquelle « Thyle » serait la déformation de l'ancien scandinave « Thyland », désignant le Jutland, dont les dunes mouvantes, les marais salins et les brouillards denses s'accordent assez bien au « poumon marin » décrit par Pythéas, tandis que la culture plus méridionale du blé et la production de miel ne contredisent pas la vision d'un Éden septentrional. À supposer, bien entendu, qu'un marin grec ait pu, seul, s'aventurer aussi loin... et puis s'en revenir narrer son aventure aux curieux de rêves – « ce qui ne serait pas croyable dans la bouche de Mercure lui-même », s'exclamait déjà Strabon.

Et au-delà de Thulé ? Là commence l'« Autre Monde » selon Procope de Césarée, le « pays de Nulle Part » selon Pétrarque. Inhabité, donc. Quant aux régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie, « on n'en sait rien d'autre que ce que les Chauves et les Issédons en disent eux-mêmes », précise Hérodote, à savoir notamment que l'on y trouve « des hommes qui dorment six mois de l'année » – mais comment se fier à des on-dit ? Tout juste sait-on que le soleil s'y fait si rare que ce pays mérite bien le nom de « Ténébreux ». Pour les anciens Grecs, toutefois et de toute éternité, ces régions inconnues devaient abriter une sorte de paradis terrestre. Reliefs infranchissables et vents glacés pouvaient-ils avoir d'autre fonction que d'en défendre l'accès ? Les Scythes eux-mêmes n'avaient pu progresser au-delà d'une contrée nommée Ptérophore, car une perpétuelle nuée de plumes – la neige – empêchait d'y voir plus loin que ses pieds. Hérodote résume cette croyance lorsqu'il écrit que « ces régions extrêmes, qui enserrant entre elles le reste du monde, semblent bien posséder seules tout ce qu'il y a de plus beau et de plus

rare à nos yeux ». Restait à peupler cet éden d'un peuple édénique : les Hyperboréens. Sous la loi des rois Boréades, ils sont les seuls des contrées scythiques à n'avoir pas cherché querelle à leurs voisins du sud. Les mœurs de cette « nation heureuse », en effet, étaient on ne peut plus pacifiques et nul ne les a mieux dépeintes que Pline l'Ancien : « La contrée est bien exposée, d'une température heureuse, et exempte de tout souffle nuisible. Les habitants ont pour demeure les forêts et les bois sacrés [...] ; la discorde y est ignorée, ainsi que toute maladie. On n'y meurt que par satiété de la vie : après un repas, après des réjouissances données aux dernières heures de la vieillesse, on saute dans la mer du haut d'un certain rocher ; c'est pour eux le genre de sépulture le plus heureux. »

Comme leur nom l'indique, les Hyperboréens demeurent au-delà du Borée, vent glacial du septentrion descendant en rafales des monts Riphées, muraille qu'aucun Grec primitif n'avait franchie et qui passait donc pour borner le monde. Alpes, Carpates, Caucase ? Toutes les spéculations sont permises : si les poètes Eschyle et Pindare installent les Hyperboréens aux sources de l'Istros (le Danube), au-delà du modeste mont Hémus, les colons grecs du Pont-Euxin, ne les ayant jamais rencontrés en remontant le Borysthène (le Dniepr), supposaient que ce peuple bienheureux vivait à l'abri de l'Oural. À leur suite, Pline et Ptolémée les situent eux aussi très au nord, sur les rives de l'océan Scythique. « On dit que là sont les gonds du monde et la dernière limite de la révolution des astres », ajoute Pline. La Lune y semble en effet si proche que l'on peut en distinguer le relief. Quelques auteurs, tel Hécatée d'Abdère, qui leur a consacré un traité, voient encore plus loin : si les Hyperboréens sont protégés du souffle de Borée,

explique ce conseiller de Ptolémée I^{er}, c'est qu'ils habitent une île au large de la Celtique, « pas moins grande que la Sicile », et dont le sol est « si remarquable par sa fertilité qu'il produit deux récoltes par an », ajoutera Diodore. Au cours du Moyen Âge, on verra les monts Riphées reculer jusqu'en Asie septentrionale, comme sur les cartes de Hyggeden et de Fra Mauro de Murano, où leurs sommets frangent les Ténèbres. Écartant ce tissu de légendes, le géographe Philippe Clavier estimera, au XVII^e siècle, que si les Hyperboréens ont réellement existé et ne voyaient le soleil que six mois dans l'année, c'est donc qu'ils vivaient « du côté de la Groenlande, & de la nouvelle Zemble, c'est-à-dire dans un pays que les Anciens n'ont assurément point connu³ » : singulière préscience de leur part !

Pour expliquer le climat tempéré dont jouissent les Hyperboréens, un auteur latin, Avienus, dans sa *Description de l'orbe terrestre*, rappelle qu'en rejoignant son palais d'Orient le soleil frôle l'océan Septentrional et réchauffe ces contrées. Du moins était-ce l'idée d'Homère, qu'il serait présomptueux de chicaner. Même argument d'autorité chez Pline : « On ne peut guère douter de l'existence de cette nation, car trop d'écrivains rapportent qu'ils étaient dans l'usage d'envoyer les prémices des fruits dans l'île de Délos à Apollon, qu'ils honoraient particulièrement. Les prémices étaient apportées par des vierges, respectées et accueillies hospitalièrement pendant quelques années par les nations intermédiaires ; puis, des violences ayant été commises contre les messagères, les Hyperboréens se décidèrent à déposer ces offrandes sur la frontière des peuples limitrophes ; ceux-ci les portaient à leurs voisins, et ainsi de suite jusqu'à Délos. » Solin, de même, estime qu'il serait permis de douter de ces fables comme d'un « vain bruit »

si « les auteurs les plus accrédités, les plus véridiques » ne s'étaient accordés pour en parler dans les mêmes termes. Hérodote était plus circonspect, les Scythes ne lui en ayant pipé mot. Difficile, en outre, de se fier à l'imagination d'Hésiode et d'Homère qui les évoque dans *Les Épigones*, « si du moins ce poème est bien de lui ». L'auteur de *L'Enquête* confirme cependant : « Nous devons nos plus nombreuses informations sur ce peuple aux Déliens, qui, disent-ils, en reçoivent des offrandes, empaquetées de paille de blé : les Hyperboréens les remettent aux Scythes, puis elles passent de peuple en peuple en direction du couchant jusqu'à l'Adriatique. » Longue procession connue sous le nom de « théorie hyperboréenne », dont les Athéniens, en bout de chaîne, recevaient en dernier les bienfaits, depuis des temps immémoriaux. En signe de gratitude, ils auraient fini par envoyer une ambassade à la rencontre de leurs bienfaiteurs, les bras chargés d'offrandes ; en retour, l'un d'eux, nommé Abaris, aurait voyagé jusqu'en Grèce pour renouveler l'amitié entre les deux nations.

Quel était donc ce peuple béni, ignorant le chagrin et la discorde, les combats et les travaux, la maladie et la sénilité, banquetant et louant Apollon au son des lyres, des flûtes et au chant des vierges, à des latitudes où ils eussent dû grelotter et non récolter des fruits mûrs ? « De sorte, écrit Pelloutier, que leurs Sociétés, comparées avec celles des Grecs, étaient de véritables images du Paradis. » La poésie et la mythologie ont considérablement brodé et compliqué ce qu'il pouvait y avoir d'exact dans cette histoire, y mêlant tantôt Persée, qui aurait assisté dans leur royaume à des hécatombes d'ânes sacrifiés à Apollon ; tantôt Hercule, qui aurait rapporté des sources de l'Istros le premier plant d'olivier ; et tantôt Latone,

mère hyperboréenne de ce dieu, qui se serait rendue à Délos sous la forme d'une louve, en quelque douze jours et douze nuits.

Entre géographes et mythologues, la controverse a fait rage au XIX^e siècle. Pour les premiers – Mannert, Humboldt, Malte-Brun –, les traditions relatives aux Hyperboréens étaient le résultat d'explorations auxquelles le goût du merveilleux donna une forme poétique. Pour les seconds, ils sont plutôt l'importation dans la science géographique des croyances sur l'Âge d'or : c'est bien parce que le bonheur inaltérable est utopique que les Grecs avaient placé son royaume dans des lieux inatteignables, mieux encore dans une île. L'étymologie avance une autre explication : *Yperboreoi*, les hommes « d'au-delà du vent du Nord », pourrait être une déformation du grec *perferées*, désignant « ceux qui distribuent ». Les Hyperboréens ne seraient alors qu'un groupe d'Ioniens excentrés, mêlé de Macédoniens et de Thraces, établis à l'embouchure du Danube, peut-être dans la colonie d'Histria, fondée au VII^e siècle av. J.-C. dans une plaine propice à la culture du blé – colonie mise à sac un siècle plus tard par Darius I^{er}, lors de son expédition contre les Scythes.

Comment, dans ce cas, expliquer que le terme d'Hyperboréens, pour les Grecs mêmes, en soit finalement venu à désigner l'ensemble des peuples celtiques et germains du nord-ouest de l'Europe ? Toujours pour cette raison que l'on n'anéantit pas de bon cœur le mythe favori d'une nation antique, au seul motif de son expansion géographique. Les Hyperboréens furent donc sauvés mais relégués dans un espace mal connu et néanmoins conforme à la légende, au-delà des Alpes assimilées aux monts Riphées. Voire dans l'île d'Hélixée, dont la situation, vis-à-vis de la Celtique,

correspond à peu près à la verte Albion – les armées de César ne les en délogeront que pour les transplanter encore plus loin, sous le cercle polaire...

Il se trouve que certaines croyances des Celtes coïncidaient assez avec celles des Grecs – culte de Bélénos/ Apollon, légende des Tuatha Dé Dánnan venus d'un Grand Nord paradisiaque... –, de sorte que les Hyperboréens s'acclimatèrent fort bien à leur nouveau séjour. L'idée, du reste, n'était pas neuve : après l'incendie de Rome par les Gaulois, en 390 av. J.-C., Héraclide du Pont pouvait écrire que la ville était tombée aux mains des Hyperboréens. Dès cette époque, la légende avait donc perdu de son lustre. Posidonios d'Apamée, qui voyage jusqu'à l'estuaire de la Gironde dans la première moitié du 1^{er} siècle av. J.-C., tient des Gaulois eux-mêmes que les Celtes appelaient autrefois monts Riphées la chaîne de montagnes connue sous le nom d'Olbes – c'est-à-dire les Alpes. Moins d'un siècle plus tard, Strabon met carrément les pieds dans le plat : aucun homme n'ayant jamais prétendu être hyperboréen, ni vivre à l'ombre de monts nommés Riphées, c'est donc que ce peuple n'a jamais existé que dans l'imagination des Grecs. Pour l'auteur de l'*Histoire des Celtes*, qui écrit au début du XVIII^e siècle, l'affaire est on ne peut plus claire : les Hyperboréens n'étaient autres que les Celtes établis autour des Alpes et du Danube ; mais, « comme on s'aperçut, lorsque les Gaules & la Germanie eurent été découvertes, que le vent du Nord y soufflait comme partout ailleurs ; comme on n'y trouva, ni cette terre voisine du Pôle, & toujours couverte de neige, ni ce jour & cette nuit de six mois, dont les anciens avaient parlé, on fut obligé de reculer toujours vers le nord, tant les monts Riphéens, que les peuples qui étaient assis au pied de ces montagnes,

ou de les placer au moins dans quelque pays inconnu, où personne n'avait encore pénétré ». On voit par là que les peuples fabuleux ont la vie plus dure que les autres.

Faute d'Hyperboréens, la Germanie pouvait du moins se flatter d'être la terre d'élection des Helluses et surtout des Oxiones – parfois appelés Exiones, ou Étiones –, qui n'avaient d'humain que la tête, vissée sur un corps de bête. Tacite, dans ses *Mœurs des Germains*, se fait un devoir de rapporter ces « faits mal éclaircis » dont il ne peut rien dire de plus. Ici encore, l'étymologie apporte les indices qu'ignorait l'historien latin : le germanique *ochs* (« boeuf ») dériverait en effet de la racine *uksos*, désignant un cerf. De là à penser que les Oxiones étaient en réalité des Samis vêtus de peaux de renne, il y a un pas que certains philologues ont franchi gaiement.

Pour achever ce tour de l'écoumène antique, il nous reste à rencontrer quelques-uns des peuples rêvés que les Grecs situaient sur la rive africaine de la Méditerranée et à l'orient de l'Asie Mineure, région dont ils n'eurent aucune notion concrète avant les conquêtes d'Alexandre le Grand. D'abord un mot des Ophiogènes, charmeurs de serpents de l'Hellespont qui avaient la réputation de soigner de la morsure de leur compagnon par le toucher ou la salive. Il leur suffisait de cracher dans la gueule d'un de ces reptiles pour provoquer sa mort, surtout si le cracheur était à jeun... Il est fort possible que ces sorciers aient habillé leur art de passes magiques censées transporter « sur leur propre corps la lividité de la partie blessée », comme l'explique Strabon ; mais personne n'a jamais cru, comme le suggère l'étymologie de leur nom, que leur race même était issue d'un serpent changé en homme. Et c'est pourquoi le chevalier de Jaucourt suggère qu'ils cachaient

un antidote dans leur bouche, ou qu'ils étaient des charlatans, ce qu'ils n'étaient sans doute pas plus que les Marsees d'Italie et les Psylles de la Cyrénaïque, eux aussi réputés pour leurs talents de guérisseurs et dont l'odeur, rapporte Pline, assoupissait les serpents. Ces Psylles libyens, dit Hérodote, perdirent la « guerre insensée » qu'ils livrèrent contre le vent du désert, qui finit par recouvrir leurs puits. Il suffira, du reste, de forger un ethnonyme à partir de la racine grecque *ophis* pour donner naissance à un peuple fabuleux : c'est ainsi que l'imaginatif Mandeville, au XIV^e siècle, signalera dans l'île lointaine de Tracoda la présence des sauvages ophiophages qui, non content de siffler comme des serpents, en dégustaient la chair...

Comme eux, quantité d'autres peuples n'ont en réalité de fabuleux que leur régime alimentaire, pittoresque mais peu varié. Les Phtiophages, sur les pentes du Caucase, se délectaient de vermine. Leurs voisins les Mosinèces rongeaient des glands et copulaient sans se cacher, tout comme des porcs. Les Chélonophages de la Carmanie et de l'« île d'Éthiopie » – la péninsule Arabique –, « dont tout le corps est velu, sauf la tête », s'habillaient de peaux de poisson et, selon Solin, se nourrissaient exclusivement de la chair des tortues, dont les carapaces leur servaient de vases, de tuiles ou même d'embarcations. Les Lotophages de la Tripolitaine et de l'actuelle Djerba, enfin, vivaient du seul fruit du *lotos*, qu'Hérodote dit « gros comme la baie du lentisque et d'une saveur sucrée, comme les dattes » – en réalité le fruit du jujubier sauvage (*Zizyphus lotus*), et non la fleur de lotus. Les propriétés narcotiques de la lotusine, un alcaloïde présent dans le vin tiré de ce fruit, auraient inspiré à Homère l'épisode fameux où les marins d'Ulysse, l'ayant goûté, en oublient jusqu'à l'idée

du retour – la paronymie entre *lotos* et *léthé*, l'« oubli », n'y est sans doute pas pour rien. Voisins des Lotophages, les Machlyès, selon Hérodote, se nourrissaient eux aussi du fruit du lotos. Riverains du lac Tritonis – sans doute l'actuel Chott el-Djerid –, ils se distinguaient de leurs voisins les Auséens en laissant pousser leurs cheveux derrière la tête, et non devant. Les femmes de ces deux peuples se livraient annuellement bataille à l'aide de bâtons et de pierres, de sorte que leur virilité a pu laisser penser à Pline que les Machlyès étaient en réalité hermaphrodites, arborant sur la poitrine un seul sein du côté gauche... « Quand on dit *fabuleux*, commentera Sanfranco, on est dispensé d'en dire davantage. »

L'un des rares peuples que les Amazones de Libye n'avaient pu soumettre étaient les Ichtyophages de l'île de Méné. Hérodote, le premier, a évoqué l'existence de ces piscivores, qu'il situe au voisinage des Éthiopiens et des Égyptiens, donc en Afrique ou, selon les conceptions antiques, sur les rives de la mer Rouge. Ils sont, selon lui, hautement civilisés, capables sur ce point d'en remontrer au roi d'Éthiopie, qui ne voit là que raffinements ridicules. Telle n'est pourtant pas l'image généralement attachée aux Ichtyophages dans le monde antique, après que l'amiral Néarque, commandant la flotte d'Alexandre, eut décrit ceux d'entre eux qui séjournèrent sur les rives de la Carmanie et de la Gédrosie, entre le détroit d'Ormuz et l'embouchure de l'Indus. Ces hommes sauvages, selon le navarque, se nourrissaient de poissons qu'ils éventraient de leurs ongles semblables à des griffes – à ce point acérés que, sous le nom de *Phytoi*, ils seront même décrits comme pourvus de scies à la place des avant-bras... Néarque eut l'occasion de les approcher dans le delta de la rivière

Tomeros – l'actuel Hingos, au Pakistan : non seulement ces hommes couverts de poils, vêtus de peaux de phoque ou de baleine, se nourrissaient de poissons, mais, faute de pâturages, ils alimentaient leurs brebis avec leur chair séchée au soleil et réduite en farine. Clitarque, un autre des compagnons d'Alexandre et l'un de ses hagiographes, atteste également que telles étaient les mœurs des Orites, à l'ouest du fleuve Arbis les séparant de l'Inde. On est en droit de se demander si l'idée de manger leurs brebis, en plus de boire leur lait, ne leur avait tout de même pas traversé l'esprit...

Diodore de Sicile, deux siècles et demi après Clitarque, offre des Ichtyophages une description moins fantasque, mais confirme que le poisson cru leur tenait même lieu de boisson. À demi nus, les Ichtyophages vivaient dans les cavernes et anfractuosités de la côte nord du golfe Persique – d'où le nom de Troglodytique qu'il lui donne –, transformées en nasses géantes à l'aide de filets en écorce de palmier pour retenir à marée basse homards, murènes, « mais aussi des phoques et beaucoup d'autres animaux étranges et inconnus ». Ils dépeçaient le produit de leur pêche non avec leurs ongles, mais à l'aide de pierres taillées ou de cornes de boucs aiguisées, ce qui a pu laisser penser que leurs avant-bras étaient des scies. Outre leur lubricité et leurs « cris inarticulés », plus proches de la bête que de l'homme, Diodore s'étonne surtout d'un fait étrange, « c'est que les phoques vivent avec eux familièrement et font la pêche en commun, comme le feraient les autres hommes, se confiant réciproquement le soin de leur retraite et de leur progéniture ». Avec les os et la peau des cétacés qu'il leur arrivait d'attraper, ajoute Arrien dans ses

Indica, ils bâtissaient des cabanes et même des « palais » pour leurs chefs.

À l'inverse des Amazones, des Arimaspes ou des Hyperboréens, les Ichtyophages ont certainement existé : c'étaient de simples tribus de pêcheurs, aux mœurs assez primitives. Premier peuple extraeuropéen rencontré par les Hellènes en chemin vers l'Asie, leur nature quasi animale les étonna à tel point qu'on peut les regarder comme les premiers « sauvages » du monde antique, plutôt que « barbares », en ce sens qu'un savant comme Diodore hésite à leur assigner une place dans la famille humaine. « Comme il est impossible de se procurer des renseignements sur cette race d'hommes, écrit-il, il me reste à dire qu'ils sont autochtones, qu'ils n'ont point d'origine et existent de tout temps. » Cette même énigme se posera, presque dans les mêmes termes, aux Espagnols du premier XVI^e siècle au sujet des Amérindiens : s'ils ne sont pas de la descendance d'Adam, comment expliquer leur présence ?

On ne s'étonnera donc pas qu'au fur et à mesure de la progression hellénique en Orient, les Ichtyophages se soient transformés en êtres fabuleux. Dans sa lettre – apocryphe – à Aristote, décrivant quelques-unes des « merveilles de l'Inde », Alexandre dit qu'il en trouva au bord du fleuve Ebimaris. Les femmes étaient aussi velues que les hommes, tous mesuraient neuf pieds de haut et plongèrent à son approche, « préférant la vie dans les fleuves et les eaux dormantes au séjour de la terre ferme ». Voilà des amphibiens qui ne sont pas sans rappeler les baigneurs hindous du Gange, avec leur barbe fournie et leur longue chevelure, si ce n'est qu'ils sont le plus souvent végétariens ; mais Solin nous apprend justement qu'Alexandre leur aurait interdit de manger du poisson...

Ce rapprochement est encore plus criant dans l'une des versions anglaises du *Livre des merveilles* *, inspirées entre le x^e et le xii^e siècle par les innombrables récits de la conquête alexandrine : on y lit que les Ichtyophages, rebaptisés *Homodubii* (« hommes du doute »), s'ils n'ont modestement que six pieds de haut, « ont de la barbe jusqu'aux genoux et des cheveux jusqu'aux talons ». C'est bien la vision la plus raisonnable que le Moyen Âge nous ait laissée des Ichtyophages, – parfois appelés Ictifaos, Iotofaos, Liotifals ou Otifals, par suite de déformations phonétiques et graphiques ** –, les autres auteurs ayant rivalisé de fantaisie et de contradictions : Isidore de Séville dit qu'ils habitaient les régions montagneuses de l'Inde, mais qu'ils pêchaient en mer ; Alexandre de Paris, auteur d'un fameux *Roman d'Alexandre* (vers 1180), qu'ils mesuraient douze pieds et pouvaient se cacher plus d'un mois sous l'eau ; Gossuin de Metz, dans son *Image du monde* (1246), qu'ils étaient « touz veluz » et buvaient de l'eau de la mer... Autant de bizarreries auxquelles on croirait volontiers, tant elles paraissent anodines en comparaison des monstres humains que l'Inde, pendant plus de quinze siècles, allait fournir à l'imagination occidentale...

* *Marvels of the East* est le titre générique donné par Rhodes James, en 1929, aux trois manuscrits anglais de ce texte : le Vitellius (fin du x^e siècle), le Tiberius (début du xi^e siècle) et le Bodley (1120-1140).

** On trouve même, chez Thomas de Cantimpré (*Liber de natura rerum*, 1240), la forme « Pirolopus ». Dans la traduction en français du livre III de cet ouvrage, « La manière et les faitures des monstres des hommes qui sont en Orient et le plus en Inde » (xiv^e siècle), les Ichtyophages n'ont plus de fonction qu'allégorique et morale et représentent « les mauvais administrateurs, durs envers leurs sujets ».

2.

L'Inde rêvée

« Les contrées de l'Inde et de l'Éthiopie sont surtout fertiles en merveilles. »

PLINE l'ANCIEN,
Histoire naturelle, VII

« Jusqu'à l'Inde, avait dit Hérodote, l'Asie est habitée ; plus loin vers l'est, il n'y a plus qu'un désert dont personne ne peut rien dire. » Avant l'expédition d'Alexandre contre le roi Poros, vers 326 av. J.-C., et sa marche jusqu'aux rives de l'Hyphase, les Grecs ne savent rien de ferme sur l'Inde et moins encore sur les peuples qui l'habitent, ou seulement par ouï-dire. Du moins sait-on qu'elle existe et que, sans doute, le Nil y prend sa source. D'ailleurs, on appelle indifféremment « Éthiopiens » les peuples d'Afrique et d'Orient, dont on n'imagine pas qu'un vaste océan les sépare, mais une simple mer intérieure.

À la grande différence des peuples fabuleux d'Eurasie, avec lesquels les Grecs s'imaginaient être en contact, même indirect, ceux de l'Inde, ce bout du monde, semblent vivre sur une autre planète, autorisant tous les fantasmes. En franchissant l'Hydaspe (l'Indus), Alexandre pénètre dans

un pays de songe sur lequel couraient déjà des on-dit faramineux. Allégations que ses lieutenants et hagiographes se garderont bien de dissiper car elles sont le décor indispensable de l'épopée. Il restera en place, plus ou moins pâli, plus ou moins branlant, jusqu'à l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, par voie maritime, en 1498 : éternel retard des géographes sur les navigateurs, encore accentué tout au long du Moyen Âge. Avant cette date, l'Occident pouvait bien dire que l'homme indien n'était pas entré dans l'Histoire. « C'est la contrée de l'éternel présent, écrit l'indianiste Charles Malamoud. Nul individu n'apparaît, pas même sous la forme d'un nom propre. Nous n'avons que des espèces, végétales et animales, et des ethnies. » Ce qu'on appellerait, de nos jours, une « société froide ». Et, pour les Grecs, plus ancienne que la leur de plusieurs siècles.

Le peu qu'il savait de l'Inde – l'Hind des futurs géographes arabes –, Hérodote le tenait avant tout de la *Périégèse* d'Hécatée de Milet, historien et cartographe, qui le tenait lui-même d'un voyageur à peu près aussi fiable que Pythéas : un certain Scylax de Caryanda, que Darius I^{er}, vers 515 av. J.-C., avait envoyé en éclaireur sur les terres orientales de son empire, jusqu'aux rives de l'Indus. Scylax en rapporta des données plus ou moins crédibles sur les Éthiopiens de l'Inde, « les plus beaux de tous les hommes », hauts de quatre ou cinq coudées (deux mètres et demi), barbus et pourvus de longs cheveux. Mais il fut aussi le premier à évoquer les étonnants Otolicniens (*Otoliknoi*) qui s'enveloppent de leurs oreilles pour dormir, et les populaires Sciapodes, pourvus d'un pied unique leur servant, à l'occasion, de parasol contre les ardeurs du soleil, comme leur nom l'indique (du grec

skia, « ombre », et *pous*, « pied »). À beau mentir qui revient de loin, et Scylax ne sera guère démenti.

Un siècle après Scylax, le premier historien grec dont nous soit parvenu un peu plus que des fragments, Ctésias de Cnide, apporte à leur sujet des précisions trop intrigantes pour être inventées : les oreilles des Otolicniens, nation de trente mille âmes habitant les montagnes de l'Inde, ne leur couvraient que le dos et les bras, sans quoi leur longueur les eût gênés pour servir comme archers et lanciers dans l'armée du roi des Indes, qui en comptait cinq mille, tous très belliqueux et pourvus de huit doigts à chaque appendice. Quant aux Sciapodes, ces unijambistes qu'il appelle Monocolos (de *monos*, « unique », et *kôlon*, « jambe ») et qui se déplacent par bonds, c'est couchés sur le dos, jambe dressée vers le ciel et maintenue à bout de bras, qu'ils se détendaient de leurs courses au soleil – position peu confortable mais excellente pour soulager la lombalgie.

D'où Ctésias tenait-il ces *mirabilia* ? Contrairement à Scylax, dont on ne sait rien, il n'avait pas traversé l'Indus. Mais, prisonnier de guerre spartiate, il aurait été retenu plusieurs années comme médecin à la cour du roi perse Artaxerxès II Mnémôn, autour de l'an 400. Puis il était retourné en Grèce où il aurait rédigé plusieurs livres de mémoires, dont un sur l'Inde, intitulé *Indikè*, dont Photius, patriarche de Constantinople, assemblera au IX^e siècle les fragments épars dans sa monumentale *Bibliothèque*. C'est à la cour d'Artaxerxès, auquel venaient verser leur tribut les Indiens de la satrapie achéménide du Gandhara, que Ctésias aurait recueilli ces étranges témoignages. Malgré cela, il ne craint pas, pour asseoir son autorité, de dénigrer Hérodote et de se présenter en historien soucieux de

vérité, ayant eu accès aux archives royales de la Perse. En réalité, il n'a fait que recueillir les traditions d'une culture populaire dans laquelle les êtres fabuleux avaient droit de cité. Gage de son sérieux, il termine son traité en jurant qu'il s'est efforcé d'écarter les racontars invraisemblables : « J'ai parlé soit comme témoin oculaire, soit d'après les récits de témoins oculaires ; j'ai omis bien d'autres relations plus merveilleuses, pour ne pas paraître vouloir en imposer à ceux qui ne les ont pas vues. »

Mais comment prendre au sérieux cet homme qui affirmait avoir vu de ses propres yeux une Martichore, cet hybride d'homme, de fauve à trois rangées de dents et de scorpion, dont la queue envoyait des dards ? La postérité n'a donc pas ménagé Ctésias, qui avait transmuté en sur-réalités des contes de seconde main, mâtinés d'allégories et d'antiques traditions. Même Photius, sans qui nous n'aurions pas l'*Indikè*, les qualifie de fatras qui « passe les limites permises » ; mais le fait est que ce fatras put jouir d'une certaine faveur jusqu'au x^e siècle, puisque Photius ne trouve pas indigne de le restituer. Si par exemple, au XII^e siècle, Jean Tzetzés admet encore que ces histoires de Sciapodes et d'« Oreilles-en-corbeille » sont recevables, c'est qu'elles ont été corroborées par une longue chaîne d'historiens dont Ctésias est l'alpha. À sa décharge, rappelons que les mythes étaient la source même du savoir pour les Indiens, qui ne cherchaient pas forcément à berner leurs crédules visiteurs helléniques en les leur contant.

Diodore, Strabon, Pline, Arrien, Élien n'étaient pas de ces historiens peu scrupuleux. Ils préférèrent s'appuyer sur le témoignage de Mégasthène, jugé plus fiable. Après avoir démantelé l'Empire achéménide, Alexandre s'était rendu maître du Penjab, sans pousser son avantage jusqu'à la

plaine du Gange. Près de vingt ans après sa mort, un souverain du clan maurya, Candragupta (en grec Sandracottos), était parvenu à y bâtir un royaume et à reprendre aux Macédoniens une partie de leurs conquêtes. Sa souveraineté est reconnue en 305 par Séleucos I^{er} Nikator, en échange de cinq cents éléphants, et deux ans plus tard Mégasthène est envoyé à la cour de Pâtaliputra. Comme tout ambassadeur qui se respecte, il produit des rapports et des mémoires pleins de renseignements sur les castes de l'Inde, ses productions, ses habitants, mais aussi ses merveilles, afin de rassasier l'appétit grec d'exotisme. Certes, Mégasthène rapporte peu ou prou les mêmes contes que Ctésias, et d'autres encore ; mais lui est allé dans l'Inde et a soin d'avertir qu'il n'est que l'écho de ses sources, principalement les pieux Brachmanes et les ermites Garmanes, d'autant plus crédibles que ces ascètes, mi-sages mi-devins, mi-prêtres mi-sorciers, étaient fort respectés. Un Grec était d'autant plus porté à croire leurs récits, bien souvent inspirés des contes épiques de l'Inde ancienne, que, par certains aspects, ils lui rappelaient ses propres philosophes *, même ceux d'entre les Garmanes, appelés *Hylobioi*, qui vivaient dans les forêts, se vêtant d'écorces, boudant la chair et le

* Hegel, dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, avance que les philosophes hindous connus sous le nom de « gymnosophistes », ayant renoncé aux agréments de la vie extérieure et « à toutes les conditions qui font rentrer l'homme dans la réalité », ressemblent aux cyniques de la Grèce. Aux hommes du Moyen Âge, les mêmes gymnosophistes (que Cantimpré appelle Exydraces, ou Oxidrates), nus en signe de dépouillement, évoqueront plutôt les moines errants. Selon Mandeville, Alexandre les avait épargnés, disant fort chrétiennement : « Celui qui a de quoi boire et manger pour soutenir son corps est assez riche, les richesses de ce monde sont transitoires et ne valent rien. »

vin, se mortifiant des jours entiers sans bouger. Quant aux Brachmanes, cette élite que Jacques Le Goff compare aux futurs « bons sauvages » des mers du Sud, « c'est-à-dire des primitifs dotés de vertus naturelles », voici ce qu'en dit un helléniste du XIX^e siècle, Alexis Chassang : « Les fables sur les peuples monstrueux de quelques contrées de l'Inde n'ont pas une autre origine : c'étaient des peuplades que la haine ou le mépris des Brachmanes s'était plu à présenter comme difformes ; ils n'ont pas trouvé de manière plus vive d'exprimer leur barbarie et leur brutalité que de leur attribuer en partie la forme des bêtes. » Et de citer, pêle-mêle, les Énotocètes, les Ocypodes, les Opisthodactyles, les Cynocéphales et les Monommates, sur lesquels nous reviendrons. Ou, moins aberrants, les Bisades cueilleurs de poivre qui retinrent prisonnier durant dix ans, dans une île proche de Ceylan, l'avocat thébain dont l'évêque Palladios recueillit le témoignage au début du IV^e siècle : êtres rachitiques et contrefaits, aux énormes têtes chauves et barbues, vivant dans des cavernes...

Chroniqueurs et témoins de la conquête alexandrine ont mêlé à leurs récits certaines de ces fables, les exagérant à plaisir afin que jamais ne s'effacent des mémoires les exploits du Macédonien et de ses compagnons. Citons Clitarque, Onésicrite, Eumènes et Ptolémée I^{er} Sôter, dont quelques pages ont survécu chez Diodore, Strabon ou Pline, mais surtout Quinte-Curce, auteur de la seule biographie latine d'Alexandre, copiée et recopiée tout au long du Moyen Âge, dans laquelle l'Inde est décrite comme une terre d'opulence et d'abondance. Aucun, toutefois, n'a connu une fortune aussi éclatante que l'*Histoire d'Alexandre*, un faux forgé au III^e siècle apr. J.-C. et attribué à Callisthène d'Olynthe, neveu d'Aristote et compagnon

d'Alexandre. C'est dans ce livre rempli de prodiges, plus proche du roman que du récit historique, qu'apparaissent les lettres d'Alexandre à Aristote et à Olympias, sa mère, dans lesquelles le héros conte son périple et décrit les hommes sauvages de l'Inde. On y trouve par exemple le récit de sa rencontre avec les féroces Ochlotas, chauves et « larges de la longueur d'une lance », puis avec les Mélophages, couverts de soies comme les porcs ; l'un d'eux, au lieu de violer la femme nue qu'Alexandre lui présente, préfère la dévorer, et ses cris gutturaux attirent dix mille de ses congénères, que le Macédonien met en fuite en incendiant les marécages d'où ils ont surgi (des champs pétrolifères ?).

Une version latine de cet apocryphe, due à Julius Valère, circule dès le début du IV^e siècle, mais c'est aux IX^e et X^e siècles que la *Lettre à Aristote sur les merveilles de l'Inde* connaît un succès digne d'un blockbuster : traduite en toutes langues, enrichie, synthétisée ou remaniée par une multitude d'auteurs, intégrée aux versions médiévales de Pseudo-Callisthène, elle devient la pierre de touche de toute *Histoire d'Alexandre* qui se respecte. Vincent de Beauvais, auteur au XIII^e siècle de l'une des principales encyclopédies de son temps, la reproduit presque intégralement dans son *Speculum historiale*. C'est ainsi également que Gossuin de Metz, repris par Jacques de Vitry, signale dans le « bois d'Ynde » des tribus entières de chasseresses vêtues de peaux de bêtes « qui ont les barbes si longues que eles leur aviennent jusques as mameles ». Jugeant ces précisions insuffisantes, Jehan Wauquelin ajoutera dans *Les Faicts et les Conquestes d'Alexandre le Grand* qu'elles sont cornues « sus leur chiefz » et se déplacent tel du bétail « par grans tropiauxx »... et cela au beau milieu du XV^e siècle.